

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis PEIRY

Un souper à la Villa des Trembles (Nouvelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 9-13

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Un souper à la Villa des Trembles

NOUVELLE

Un lendemain de Noël au soir, ma sœur me pria de l'accompagner à la Villa des Trembles, chez Madame Aubry, qui lui avait confié le choix d'un abat-jour brodé. Il faisait un froid à geler les pauvres dans la rue. Nous traversâmes en silence une avenue déserte, bordée de platanes, et nous nous arrêtâmes devant une maison d'assez coquette apparence, toute blanche dans la nuit. Sur le perron, une dame, enveloppée d'un châle sombre, nous regardait venir.

— Madame Aubry, me souffla ma sœur à l'oreille.

Elle nous salua aimablement et nous introduisit dans une chambre meublée avec goût, éclairée par la lumière douce d'un lustre en fer forgé, et où flottait une vague odeur de cire brûlée. En entrant, les regards tombaient aussitôt sur un grand arbre de Noël richement orné ; il n'y pendait cependant ni bonbons ni chocolat. Au pied de l'arbre, une hutte de chaume abritait la crèche ; les toits plats de Bethléem s'élevaient à l'horizon, et tout en avant, dans la mousse et parmi les cailloux, broutait un troupeau.

Madame Aubry ne nous avait pas encore offert de nous asseoir, quand son mari parut. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez grand, au visage très pâle et sévère, mais qui s'épanouit un peu en nous voyant admirer la crèche. Seuls les yeux ne s'éclairaient point — des yeux d'un bleu trop pâle, et presque ternes sous les sourcils épais et froncés. Cet homme que nous ne connaissions pas, nous regardait d'une manière qui nous fit tressaillir : on aurait dit qu'il nous aimait. Après les politesses d'usage, il nous indiqua des sièges :

— Je construis chaque année, nous dit-il à mi-voix, comme en une confidence, la crèche et l'arbre de Noël. André ne s'en occupe pas ; j'y travaille toujours seul... André, c'est mon fils ; il ne fait que de la musique. Le printemps prochain, il va entrer au conservatoire de Paris. Il travaille bien ; je compte qu'il réussira. J'ai encore un autre enfant... — il sourit gauchement et ses lèvres frémirent comme quand on a envie de pleurer — celui-là est bien malade, il va bientôt mourir, ajouta-t-il

en baissant les yeux et en se tournant vers la crèche. Puis, l'effort de cet aveu accompli, il prit de ses deux mains l'étable de Bethléem et sembla se complaire à nous en détailler chaque partie.

— Je l'ai sculptée moi-même, continua-t-il ; les personnages aussi. J'y ai consacré pendant cinq ans à peu près toutes mes soirées. Ç'a été bien long. Vous voyez, par exemple, la paille où est couché l'Enfant-Jésus : tous les brins en ont été sculptés séparément et collés ensuite ; le chaume du toit aussi... il y a en tout plus de mille pièces. Elle était achevée à la naissance de mon premier fils. Maintenant qu'ils sont grands... qu'il est grand, je monte quand même chaque année la crèche et l'arbre de Noël. C'est une habitude... Mais voici mon fils qui revient de sa leçon.

Au même instant, entra en trombe un jeune homme d'une vingtaine d'années, long, maigre, frisé, son violon à la main. Il sursauta en nous apercevant.

— Tu vois, André, nous avons des visites. Tu vas jouer un morceau pendant que je fais servir le souper.

Tandis que son père sortait, Monsieur André ouvrait nerveusement son étui et fouillait dans une pile de morceaux.

— Que désirez-vous que je joue ?

— Ce qu'il vous plaira, Monsieur ; nous nous fions à votre bon goût.

— Je vous avertis que je ne joue jamais de danses ; ça m'énerve, surtout les danses modernes... Connaissez-vous ce morceau ? C'est fin, vous verrez ; un peu baroque, par moment...

Et, sans rien ajouter, il tira de son instrument les mélodies les plus fantasques et les arpèges les plus acrobatiques. Malgré moi, j'écoutais fort distraitement. Je me demandais dans quel ménage bizarre je me trouvais : un enfant qui allait bientôt mourir... ; son frère qui n'en paraissait rien savoir et qui jouait avec un entrain admirable.

— N'est-ce pas, fit-il en déposant son archet ; comme c'est fin, et quelle originalité !

— Vous nous ferez le plaisir de souper avec nous, dit sur un ton presque joyeux, Monsieur Aubry qui rentrait à ce moment. Pendant qu'on sert, voulez-vous visiter notre appartement ? — Et il nous conduisit dans toute la maison. Il nous montra sa chambre de travail, blanche

et nue, ornée d'une simple table chargée de papier et d'une photographie d'enfant suspendue à la paroi. Il entraouvrait toutes les portes pour nous faire voir l'intérieur. Toujours je m'attendais à apercevoir le malade dont il nous avait parlé, et chaque fois j'appréhendais. Mais toutes étaient vides.

Nous étions arrivés sur le balcon. Il nous fit admirer, dans un ciel serein, la chaîne du Vanil-Noir. Où la lune la touchait de sa lumière, la neige semblait veloutée comme les pétales d'un lis ; les versants dans l'ombre se teintaient d'un bleu très foncé.

Cependant, Monsieur André m'entraînait dans sa chambre.

— Vous êtes au collège ? demanda-t-il avec un léger dédain. Moi je n'ai pas fait de classes régulières. Je travaille dans une banque en attendant d'entrer au conservatoire. Je m'intéresse pourtant à la philosophie. Deux fois par semaine, je fais une promenade à la montagne avec une ami, et nous étudions les philosophes. Voici ma collection... — et il tirait de sa bibliothèque les Righweda, Confucius, Lao-Tseu, Platon, Descartes, Kant, Bergson...

— Je lis en ce moment le Coran : c'est abracadabrant... — et il m'en montra des passages.

Quand on l'eut appelé cinq ou six fois, il se décida à descendre. La table était mise dans la chambre de la crèche, qui devait être le salon. Il n'y avait que trois fauteuils. Je crois qu'ils ne recevaient jamais de visites... On approcha le sofa et on m'y fit asseoir.

La conversation s'était engagée sur des banalités, lorsque M. Aubry dit à sa femme :

— Va chercher Petit-Jean.

Instinctivement, je levai les yeux vers ma sœur et je sentis comme une appréhension. Madame Aubry reparut, portant dans ses bras quelque chose comme un être humain, qu'elle déposa à côté de moi sur le canapé.

— C'est Petit-Jean, dit le père ; il est bien malade.

Brusquement, la conversation tomba ; un frisson me passa dans le corps. L'enfant pouvait avoir trois ans, aussi bien que quinze. Il était sourd-muet. C'était comme un squelette emmaillotté. Ses mains minuscules, horriblement maigres, pendaient raides et violettes. Ses bas, d'une étroitesse extrême, faisaient de gros plis sur les jambes osseuses, qu'un mécanisme de fer retenait au corps ; elles étaient démesurément longues et enveloppées

de bandelettes rouges, étroites, semblables à celles qu'on voit, dans les tableaux, tomber aux pieds de Lazare ressuscité. Un vêtement étriqué dissimulait mal l'exiguïté et la difformité de son corps. La tête, trop grande, penchait lamentablement en arrière. Les traits du visage, presque réguliers, avait une certaine finesse. La bouche restait entr'ouverte et demandait à manger. Sur cette horreur de corps de beaux cheveux tombaient, dont les boucles roulaient sur les épaules saillantes. Des yeux étranges animaient ce cadavre : eux seuls vivaient. Il semblait que l'âme, poursuivie par la mort, s'y était réfugiée. Ils me regardaient avec une persistance effrayante. Tout à coup, j'eus l'impression qu'ils entendaient, parlaient et voyaient à la fois. Mais ils ne comprenaient pas pourquoi nous nous taisions. Un sentiment de gêne intolérable nous oppressait. Les paroles de consolation que je voulais prononcer, je ne pouvais les exprimer.

A ce moment, Madame Aubry, en sarrau blanc, apporta le potage. Bien que je ne me sentisse aucun appétit, ce fut un gros soulagement ; j'aurais au moins une contenance. Mais le silence persistait. Alors, Monsieur Aubry, assis au bout de la table, à ma droite, tendit les bras de mon côté et dit :

— Donnez-moi Petit-Jean.

Je crus qu'il s'adressait à moi : spontanément je fis un mouvement vers l'enfant ; je le réprimai maladroitement : comment le soulever ? il me semblait que ce corps allait se briser...

— Pas vous, murmura Monsieur Aubry, comme en s'excusant pour moi.

Pendant que je rougissais, la mère prit délicatement Petit-Jean et le déposa dans les bras de son père.

— Tu as froid, mon petit ? soupira-t-il ; et l'ayant soulevé jusqu'à ses lèvres, il le baisa sur le front. Puis il se fit apporter une fourrure blanche et l'en enveloppa. C'était lamentablement triste, cette hermine superbe sur cette caricature humaine... Les yeux de l'enfant m'avaient enfin oublié : ils fixaient ceux de son père.

Sur un signe de Monsieur Aubry, André se leva de table et accorda son violon.

— Que veux-tu jouer ce soir ?

Il murmura le titre d'un morceau que je ne connaissais pas.

— C'est trop long, répondit sa mère.

— C'est trop triste ; joue-nous quelque chose de gai...
Mais André méprisa ces remarques ; il jouait ce qui lui plaisait.

— Ne prenez pas garde à cela, murmura Monsieur Aubry ; c'est un garçon très nerveux ; c'est toujours comme ça quand il est dans la musique.

Puis, il prit sa propre cuillère, puisa dans un bol un morceau de pain imbibé de lait et le porta aux lèvres du malade. C'est à peine si la bouche s'ouvrait. Alors, d'une main, il imprimait au menton de l'enfant un mouvement de mastication. Il essuyait à mesure la bave laiteuse qui coulait au coin de la bouche. Le pauvre petit fermait les yeux et avec une affreuse grimace avalait la nourriture.

Cependant, André jouait toujours je ne sais quelle complainte langoureuse et triste. Je me sentais de plus en plus comme un goût de rance dans le cœur, et en voyant ma sœur pâlir, je craignait qu'elle ne prît mal. Les plats défilèrent sans qu'un mot eût été échangé. La présence de cet être difforme et misérable interdisait toute conversation banale. De peur de rencontrer de nouveau ses yeux suppliants, je n'osais parler de lui à son père ; je savais bien pourtant qu'il n'entendait pas...

— Il lui faut chaque soir sa tasse de lait, dit enfin Monsieur Aubry ; c'est ce qui le soutient. Il ne pourrait pas dormir sans cela.

Il accompagnait ses gestes de paroles très douces. L'enfant, tout raide dans ses bras, ne manifestait ni joie ni souffrance ; seuls ses yeux s'allumaient quand il voyait son père lui parler doucement. Alors, Monsieur Aubry l'embrassait de nouveau et toujours avec plus de tendresse et d'émotion.

Quand Petit-Jean aperçut la bûche de Noël sur la table, il refusa obstinément d'avalier sa bouchée de pain trempé. Il fallut la lui retirer. Avec sa serviette, Monsieur Aubry essuya les lèvres de l'enfant, les baisa longuement, et tandis qu'une larme lui coulait sur la joue, il donna à son pauvre chéri, comme il disait, un minuscule morceau de gâteau au chocolat, et sanglota en caressant les boucles brunes :

— C'est son seul défaut à ce cher enfant... on peut bien le lui pardonner...

Le souper s'acheva ainsi. On voulut nous retenir plus longtemps ; mais je hâtai le départ, parce que moi aussi j'avais envie de pleurer.

A. PEIRY, Phys.